

de sa richesse. Le blé, le vin, l'huile, les fruits, la soie, le coton y croissent abondamment; l'air y est pur et sain.

Mais ainsi que chaque état, chaque pays a souvent quelque inconvénient à côté de ses avantages. Dans les mois de juin et de juillet, la chaleur du soleil y est insupportable. Il y a aussi, dans ce pays, des plaines désertes, couvertes de sable, et ce n'est qu'à leur aspect qu'on apprécie la beauté des sillons, des semences et des vignobles.

A Cyr, Rufine et Marie furent vendues pour le service d'une même maison. Depuis longtems déjà, le plus ardent souhait de leur cœur avait été que Dieu leur accordât de rester ensemble. Leur reconnaissance envers lui fut extrême, lorsqu'elles virent leur prière exaucée; mais, dans cette circonstance, elles étaient loin de prévoir les vnes secrètes de la divine Providence.

Dans cette nouvelle situation, Marie sentit et regretta vivement tout ce qu'il y avait d'heureux et de paisible dans la vie des enfans, sous l'égide d'un père et d'une mère. Un si dur esclavage l'eût entièrement abattue, si Jésus n'eût été sa consolation et sa joie. Il en était de même de Rufine. Toutes deux cherchaient, par leur tendre amitié, à adoucir mutuellement l'amertume de leur position, s'encourageant l'une l'autre à ne chercher de soulagement que dans la religion. Toutes les fois qu'elles pouvaient se réunir, elles s'entretenaient de choses saintes et édifiantes.

Dès les premiers jours, Marie dit à Rufine :

— "Ah! si les enfans de parens libres savaient combien l'esclavage est pénible, comme ils se plieraient avec empressement aux volontés bienveillantes de leurs parens dont l'amitié est si tendre; combien ils s'appliqueraient à gagner en piété, en bonté et par conséquent en bonheur !..."

"On leur commande les choses les plus faciles. Tout ce que l'on exige d'eux se borne à ce qu'ils acquièrent des connaissances utiles, à ce qu'ils apprennent les choses nécessaires, à ce qu'ils ne soient pas indociles, vicieux et malfaisans. Toute l'éducation ne consiste qu'à apprendre aux enfans leurs devoirs, et à leur donner pour règles non leur volonté propre, mais les leçons de la sagesse et de l'expérience.

"C'est maintenant seulement que je m'en aperçois. Ah! si j'avais été plus obéissante à l'égard de ma bonne mère !... Qui sait si ses plaintes ne se sont pas élevées jusqu'à Dieu contre moi !... Si j'avais pourtant mieux suivi les moindres désirs de mon père ! Oh, maintenant avec quelle prompte soumission, j'obéirai à ses ordres ! Mais hélas ! je suis orpheline sur une terre étrangère, et Dieu seul sait où est maintenant mon père."

Des larmes s'échappèrent alors abondamment de ses yeux : elle joignit les mains, s'agenouilla et se mit à prier pour son malheureux père. Rufine pleurait aussi; elle se mit également à genoux, joignant ses prières à celles de Marie. Ainsi elles en agissaient chaque jour, et aussi souvent qu'elles le pouvaient.

Aux sages pensées de Marie, Rufine ajoutait quelquefois de profondes réflexions. "Ne voyons-nous pas, disait-elle, des hommes accablés sous le poids des années, obligés encore d'obéir avec crainte et en tremblant, aux caprices les plus étranges de leurs maîtres, qui les traitaient comme de vils esclaves ? Oh ! cela devrait faire réfléchir la jeunesse, qui ne veut plus obéir à ses parens, dès qu'elle se croit assez forte pour marcher sans guide et pour s'avancer dans la large voie du vice.

"Si les sujets des autorités légitimes songeaient à tout ce qu'a de dur le joug de la véritable servitude, ils ne les accuseraient plus injustement de les tyranniser; ils s'estimeraient heureux au contraire, de pouvoir suivre des ordres qui ne tendent qu'au bien-être commun."

Marie disait souvent à son amie :

"Il est honteux pour l'humanité, que des hommes soient esclaves. Je le vois bien maintenant. Mais nous, quoique victimes de ce sort affreux, nous trouvons une consolation indicible dans l'exemple du Fils de Dieu. Pouvons-nous nous plaindre, quand nous pensons qu'il s'est fait homme, et a pris, lui-même, l'extérieur de la servitude. Ces réflexions viennent souvent me consoler la nuit, lorsque, trop fatiguée pour trouver le sommeil, je cherche en vain le repos sur mon triste grabat."

— "Oui, répondit Rufine, l'exemple de Jésus nous donne une bien grande consolation dans nos peines. Nul mortel n'a souffert comme le Fils du Tout-Puissant. Que cette pensée est douce et propre à alléger les souffrances ! Jésus s'est soumis à toutes les ignominies, à toutes les douleurs; à la mort même. Qui, sur la terre, pourrait se plaindre de son sort ?..."

"Chère Marie ! nous sommes bien loin de notre patrie; mais Jésus, ici-bas, vécut aussi loin de sa patrie, qui est là haut dans les cieux. Nous avons été forcées d'entendre des discours injurieux et

grossiers; mais Jésus a été abreuvé d'outrages et de mauvais traitemens; et nous n'avons pas été comme lui, revêtues de la robe d'opprobre; nous n'avons pas été fustigées comme notre divin Sauveur; une couronne d'épines n'a pas ceint nos têtes; nous n'avons pas été attachées et élevées sur la croix; et lui était la sainteté même, et nous, nous sommes d'indignes créatures qui avons souvent offensé le Seigneur.

"Ah! nous devons, au contraire, nous estimer heureuses de pouvoir au moins souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu. Car, souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, c'est la gloire du chrétien. Nous devons lui en témoigner une reconnaissance sans bornes. Si nous étions au milieu du monde, exposées à toutes ses séductions et à tous ses dangers, notre salut serait en péril. Bénissons sa Providence, qui veille sur nous dans cette terre étrangère et efforçons-nous de nous rendre dignes de sa sainte protection."

Ainsi s'entretenaient ces deux belles âmes; et, en se conservant en la présence de leur Dieu, elles sentaient une consolation céleste descendre dans leur cœur.

Souvent, quand leurs devoirs le leur permettaient, elles se retiraient ensemble à l'écart pour prier, et elles trouvaient une douceur inexprimable à répandre leur âme devant le Seigneur, et à solliciter de sa bonté, les grâces dont elles avaient besoin, pour supporter leur infortune.

V.

Rufine aimait Marie non-seulement avec tendresse, mais elle la servait encore avec déférence comme sa supérieure. Plusieurs fois, Marie émue, la pria de ne pas en agir ainsi; n'étaient-elles pas des amies soumises aux mêmes vicissitudes de la fortune ? Mais Rufine n'en tenait pas compte; elle savait allier l'amour le plus sincère au plus profond respect.

Elle le faisait même en présence des étrangers, et des maîtres de la maison. Chacun s'en apercevait. On présuma que cette conduite extraordinaire devait cacher quelque secret. Ainsi il arriva qu'un jour le maître et la maîtresse de la maison appelèrent Marie en particulier; les manières nobles et distinguées de leur esclave les avaient souvent remplis d'admiration. Ils la pressèrent de leur découvrir son secret, et Marie leur parla avec une modeste franchise, de la manière suivante :

"Je suis la fille d'Eudémon de Carthage; il était puissamment riche, jouissait de la plus grande considération, et était élevé à la dignité de conseiller de la ville. Nous sommes de noble extraction, mais avec Carthage s'éteignit l'éclat de notre famille. La haine terrible de Genséric ne s'attachait qu'à la ruine des catholiques; elle atteignit d'abord les évêques et les prêtres; ensuite elle tomba sur la noblesse; quiconque jouissait de quelque considération ou avait un rang distingué, éprouva les tristes effets de sa cruauté.

"Ce vainqueur redoutable voulut s'emparer de tout ce que les nobles, les premiers citoyens, et les principaux bourgeois possédaient. Non content encore de nous avoir ainsi dépouillés, il ne nous laissa plus que la plus affreuse misère en partage. L'adversité ouvrit les yeux à un nombre assez considérable de Carthaginois. Ils avaient perdu leurs sentimens religieux au milieu de l'opulence et de la prospérité; ils les retrouvèrent dans le malheur.

"Genséric, cherchant à cacher son injustice, imposait à chacun des conditions que la religion et l'honneur même ne permettaient pas d'accepter. Il faisait des promesses flatteuses, mais qui cachaient des pièges pour la Foi.

"Tous ceux qui eurent le courage de rester fidèles furent bannis; on les força avec la plus affreuse violence d'abandonner leur patrie. Beaucoup furent vendus comme esclaves... Quantité d'exilés et de fugitifs errent aujourd'hui, par tous les pays, en mendiant leur pain ! Dieu seul sait où sa Providence les a conduits !

"La persécution pesa aussi sur mon père; mais je ne m'en plains pas. Dieu l'a ainsi voulu, pour nous disposer à un bonheur que nous ignorons encore. Mon père fut dépouillé de toutes ses richesses; lui-même et toute sa famille furent proscrits, et moi, sa fille, je fus arrachée de ses bras et vendue comme esclave.

"Hélas ! où est-il maintenant ?... Oui, ce serait pour moi une consolation de savoir qu'il n'est plus obligé de traîner ici-bas sa triste existence, qu'il est là-haut au séjour du Père éternel, où les méchans ne tourmentent plus les enfans de Dieu !... Peut-être languit-il à Carthage, dans une affreuse prison, ou erre-t-il sans ressources dans les déserts de l'Afrique ?..."

Marie ne put continuer : le souvenir de son père l'avait trop émue, des larmes abondantes inondèrent son visage, et elle cherchait en vain à étouffer ses sanglots. On la fit retirer.

Suite à un prochain numéro,